



DU CÔTÉ OBSCUR

Féminismes Noirs

APPEL À CONTRIBUTIONS

COORDINATION: KEIVAN DJAVADZADEH, ELSA DORLIN ET MYRIAM PARIS

Ganguro girls. À Tokyo, de plus en plus nombreuses jusqu'au début des années 2000, des filles noircissent leur peau et blondissent leurs cheveux, contestant par là la norme de genre racisée qui veut la jeune femme japonaise blanche aux cheveux noirs, chaste et éloignée des influences étrangères, au service de la Nation impériale et des hommes qui la gouvernent. Elles traduisent et reconfigurent la pratique du *blackface* en jouant un féminisme obscur, marginal et obscène, qui mord l'impérialisme : un féminisme noir.

Depuis la France, « féminisme noir », c'est d'abord la traduction du *Black feminism*, de ses outils politiques et théoriques. La circulation transatlantique et la réception de ce corpus depuis quelques années ne répètent pas ici à l'identique les problématiques des *Black feminists*. Les traductions ont affecté et bouleversé son économie, elles l'ont réinventé en décentrant nos cadres traditionnels d'analyses. Le *Black feminism* est un héritage qui nous met en question et en mouvement ; mais un héritage qui recouvre aussi nos héritages, ceux des mouvements, des pensées, des luttes de nos mères, de nos sœurs, de nos compagnes, au cœur de ces territoires littéralement effacés par la métropole. Qu'en est-il de ce féminisme noir ultra marin ? Entre héritage et fantasme, oubli et reconstruction, retour du refoulé ou rétablissement d'une « vérité », le féminisme noir doit être pensé au prisme d'une temporalité politique non pas linéaire mais éclatée, constellaire.

Nous héritons d'une démarche : examiner et interroger nos sociétés en les inscrivant dans les rapports de pouvoirs racistes, sexistes et capitalistes qui les tiennent et qui les divisent. La réception du *Black feminism* a enclenché une réflexion sur nos positions et nos positionnements, sur notre histoire impériale individuelle et collective, sur les dimensions sexuelles et genrées des politiques racistes et migratoires. Dans le contexte politique français d'une offensive raciste menée au nom d'une prétendue politique d'égalité des sexes, ces questionnements ont reconfiguré la cartographie des recherches et des mouvements féministes. En même



temps qu'ils mettaient en œuvre un retour du refoulé colonial, ils ont opposé « *queer* » et « indigènes », « laïques » et « soumises », « noires » et « blanches » mais aussi « noires » et « pas assez noires »... selon de nouvelles fractures. Dans cette polémique, nos corps, nos teints, nos noms, nos vêtements, nos lieux de naissance et de résidence, nos sexualités, nos religions et nos langues ont revêtu de nouveaux pouvoirs, qualifiants et disqualifiants, légitimant et délégitimant nos discours. Nous avons parfois brandi nos « peaux scandaleuses » (Roberte Horth) comme un étendard pour devenir audibles au risque de blanchir, racialiser nos adversaires ainsi que nos traditionnelles allié·e·s, et se prendre au piège de la « maison du maître » (Audre Lorde) et de ses délimitations racistes. Nous les avons parfois masquées pour élargir le champ des coalitions possibles au risque de devenir invisibles.

Ces apories nous engagent à poursuivre la déconstruction des dichotomies imposées par le « solipsisme blanc » (Adrienne Rich), en exhumant des féminismes refoulés, enfouis et ignorés qui le contestent.

Les auteur·e·s sont invité·e·s à proposer des articles qui donnent à voir des mouvements féministes engagés contre l'esclavage, le colonialisme, l'impérialisme et le racisme, et témoigner des multiples origines historiques, géographiques et politiques des féminismes noirs. Il s'agit de répertorier et d'étudier les stratégies et les tactiques mises en œuvre par des féministes sous la contrainte du racisme, de saisir comment elles déplacent, déjouent, renversent, segmentent, enfoncent les lignes chromatiques de la race. Il s'agit d'examiner comment elles brisent les rapports et les catégories racialisées telles que « musulman·e », « asiatique », « oriental·e », « voilée », « rom », « arabe », « africain·e », « immigré·e »... et leurs corollaires, « européen·ne », « occidental·e », « laïque », « français·e », « blanc·he »... et d'en mesurer la portée. Il s'agit de multiplier les héritages féministes obscurs, masqués, grimés, voilés, tels que celui de Solitude, de Fathma N'Soumer, d'Awa Thiam, de Julia Cooper, d'Emma Goldman, des sœurs Nardal. Il s'agit d'analyser les processus de dominations, de résistances, de migrations qui les colorent et décolorent, rétractent ou amplifient l'espace des solidarités possibles. Ce numéro inaugural de *Comment S'en Sortir ?* intitulé « Du côté obscur » voudrait bâtir des passerelles et des ponts (Cherrie Moraga et Gloria Anzaldúa), des alliages, des coalitions, en puisant dans ces féminismes noirs des ressources théoriques et politiques permettant de déjouer les oppositions, les hiérarchies, les fractures, les impensés, qui appauvrissent notre expérience et condamnent nos luttes en les épuisant dans des antagonismes fratricides/sorocides.

INDICATIONS ÉDITORIALES

Les propositions contiennent le titre de l'article et un résumé de 500 mots maximum, ainsi qu'une présentation des auteur·e·s comprenant le nom, la discipline, les coordonnées de contact et une biographie de 150 mots maximum. Elles doivent être adressées à : redaction@commentssortir.org.

La charte éditoriale complète est disponible sur notre site internet : <http://commentssortir.org>

DATES LIMITES

▪ **Réception des propositions d'articles** : 15 avril 2013

Notification de la première phase de sélection : 1^{er} mai 2013



- **Soumission des articles complets pour évaluation à l'aveugle** : 31 juillet 2013

Notification d'acceptation définitive des articles : 15 septembre 2013

- **Publication** : octobre 2013

Les articles ne devront pas dépasser 7 000 mots, références bibliographiques incluses.

